

# Le Talisman

J.P.Leclercq

Il y a longtemps, très longtemps (mais ce pourrait être aujourd'hui), loin, très loin (mais ce pourrait être ici), au fond d'une forêt peuplée d'arbres séculaires, se trouvait un village. Ou plutôt un gros bourg qui trouait la ramée de ses toits rouges rutilants. Les oiseaux, habitués à tout voir de haut, comme sur une carte de géographie, lui trouvait un air bizarre : il y avait un quartier en forme de croissant de lune, juste à côté d'un quartier en forme de soleil. Entre les deux, pour bien marquer la séparation, le tracé courbe d'une grand-rue construite selon une logique étrange : chaque maison possédait son exacte réplique sur le trottoir d'en face. Tout y était double. Il y avait ainsi deux cordonniers, deux boulangers, deux maréchaux-ferrants et même ...deux églises ! L'une dont le clocher brandissait fièrement un croissant de lune et l'autre qui exhibait non moins insolemment l'image dorée du soleil.

Plus curieux encore : alors que chaque quartier grouillait d'animation, on ne voyait jamais personne franchir le milieu de la grand-rue. Chacun évitait soigneusement de la traverser. Comme les uns adoraient la lune et les autres le soleil, les habitants des deux quartiers ne s'aimaient pas et ne se fréquentaient pas. Celui qui, par inadvertance aurait franchi la ligne de démarcation qui séparait les deux zones rivales, pouvait craindre, de l'autre côté, quelque mauvais parti. Plus infranchissable qu'un fleuve, la grand-rue restait donc toujours déserte.

Toujours ? A vrai dire, non ! Pas tout à fait. Parfois un petit garçon en haillons la parcourait toute entière en son milieu, tentant de parler aux gens qu'il croisait sur les trottoirs de chaque côté. Mais personne ne faisait attention à lui. "C'est Fouine-le-fou" disaient les gens. "C'est un enfant trouvé. Il n'est ni du quartier du soleil ni du quartier de la lune ! Il n'a pas voulu apprendre de religion. Ni celle du soleil, ni celle de la lune ! Il ne fait que chanter et jouer de la flûte ...est-ce sensé ?"

Tous les jours, Fouine s'asseyait un moment au milieu de la grand-rue. Il regardait. Et inlassablement, il se posait toujours la même question : "Pourquoi les gens d'ici ne peuvent-ils pas s'entendre ?" C'était souvent au même moment que ça le prenait, en voyant changer la couleur du ciel.

On aurait pu appeler ça le soir. Le soir ... ou ce qui en tenait lieu, car, dans ce pays, la nuit succédait parfois au jour en un clin d'œil. On passait sans transition du règne du soleil au règne de la lune. La lumière et l'ombre se battaient un bref instant dans le ciel puis le vainqueur s'installait en maître jusqu'à ce que son adversaire, reposé, l'en chasse à son tour.

Tout le monde était bien embêté car il était impossible de savoir à l'avance quand cela se produirait et les gens n'avaient plus un temps pour le travail et un autre pour le repos. Ils travaillaient et dormaient quand ils pouvaient... tout était en désordre!

Les vieux parlaient bien parfois, à la veillée, d'un temps lointain (celui de leur grand-père ou même de leur arrière grand-père) où les choses se passaient autrement: le soleil et la lune se partageaient équitablement le règne du ciel. Ils se relayaient doucement, se mélangeant avec amour entre chaque changement. Puis l'un travaillait et l'autre se reposait. On appelait cela,

croyaient se rappeler les vieux: "le soir" et "le matin". Et c'était des moments délicieux où les hommes regardaient toute la nature s'aimer.

Par exemple, au moment appelé "soir" on entendait chanter superbement le rossignol et à chaque moment nommé "matin", c'était un concert de tous les oiseaux et de toutes les cigales. Mais, ajoutaient les vieux, c'était il y a bien longtemps, "avant qu'on vole le Talisman!"... Mais les gens raisonnables pensaient qu'ils radotaient.

Fouine aurait bien voulu faire quelque chose pour eux, mais il se savait bien trop petit. Comme, ce jour là, ça le remplissait de tristesse, il sortit du village et se dirigea vers la forêt. Là, au pied d'un très vieux chêne, il se choisit un confortable divan de mousse verte tout tapissé de fleurettes blanches, tira sa flûte de sa poche et se mit à jouer une mélodie tristounette que lui dictait l'humeur du moment.

-- Ça ne va pas, Fouine ? Fit une voix croassante qui semblait tomber du feuillage.

C'était son ami Skode, l'oiseau le plus réputé pour sa sagesse dans tout le pays... un peu sorcier aussi ! Il était si vieux et avait vu tant de choses qu'il avait même appris la langue des hommes.

-- Non ! Ça ne va pas ! Répondit Fouine d'un ton décidé. Ça ne va vraiment pas du tout ! Les hommes sont fous !

-- Ça, ce n'est pas nouveau ! Qu'est-ce qu'ils ont encore inventé ?

-- Ils se disputent ! Et tu sais pourquoi ?

-- Bof ! Ils se sont toujours disputés, pour une chose ou pour une autre ! Quand ils oublient ce qu'est chanter et danser, ils s'ennuient... Alors ils se disputent, ça les distrait !

-- Oui mais cette fois-ci c'est bizarre insista Fouine, les uns adorent le soleil et les autres la lune et ils ne veulent plus se parler, je n'y comprends rien !

Skode haussa les épaules :

-- Ils sont de plus en plus idiots, décidément ! Que ferait pourtant le soleil sans la lune et la lune sans le soleil ? Il faut bien un temps pour se reposer et un autre pour travailler !

-- Les vieux disent, reprit fouine, que c'est depuis qu'on leur a volé un "talisman". Qu'est-ce que c'est, un "talisman", Skode ?

-- Un talisman ? Ben, pour les hommes, c'est un objet qu'ils croient magique et qui est censé rendre les gens heureux et les protéger. Comme ils y croient très fort, parfois cela marche ! C'était quel genre d'objet, ce talisman ?

-- Je ne sais pas bien ... les vieux parlent parfois d'une chaîne toute en or.

-- Sacrebleu ! Jura Skode qui rougit tout de suite de son impolitesse. Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Attends-moi ici, j'en ai pour cinq minutes.

Et il s'envola.

Resté seul, fouine était un peu perplexe. Il avait confiance dans son ami, bien sûr. Sans doute Skode, dans sa sagesse, avait-il trouvé une solution au problème du village ! Ce serait tellement merveilleux de pouvoir réconcilier les adorateurs du soleil et ceux de la lune et de retrouver ces matins de joie et ces soirs de douceur dont parlaient les vieux. Mais ils se détestaient tellement que ce ne serait pas facile !

Il en était là de ses réflexions quand un froissement de feuilles lui annonça le retour de Skode.

-- Ca y est, ça y est ! Je l'ai ! Ah ! Je savais bien ! Il jubilait, en proie à une excitation qui cadrait mal avec son air habituel de digne philosophe.

-- Tu as quoi ? demanda Fouine. Explique-toi !

-- Écoute moi bien, reprit l'oiseau qui recouvrait peu à peu son calme. C'est une si vieille histoire que même moi, je l'avais presque oubliée. En ce temps-là, les hommes vivaient en paix. La nuit, ils dormaient et le jour, ils travaillaient, au rythme normal des saisons. Ils travaillaient éclairés par le soleil et ils dormaient bercés par la lune. Dans le village, il n'y avait qu'un seul temple où on exposait la chaîne en or dont tu viens de parler. Cette chaîne,

c'était le cadeau que la lune avait reçu du soleil lors de leur mariage, en signe d'alliance et de fidélité. La lune avait décidé de faire garder ce trésor par les hommes, pour qu'ils n'oublient jamais la grande loi de la fraternité, pour qu'ils restent unis l'un à l'autre comme les maillons d'une chaîne. Tout allait pour le mieux !... Jusqu'il y a trois cent ans d'ici ! J'étais encore un oiseau-gamin en ce temps-là mais mon père m'a tout raconté. Nous avions pour voisine une vieille pie un peu bizarre. Elle était affreusement avare et, de surcroît, voleuse, comme toutes ses semblables. Un jour mon père la vit revenir chez elle à tire d'aile avec un merveilleux objet : un collier tout en or avec des maillons gros comme des noix !

-- Le talisman ! S'écria Fouine.

-- Je ne sais pas comment elle avait réussi à le dérober à la vigilance des hommes, mais ce que j'ai pu constater par après, ce fut l'affolement des villageois. Ils s'accusaient mutuellement du vol. Les uns disaient que c'était une injure au soleil, les autres qu'on avait voulu jouer un sale tour à la lune. La confusion était générale. Ils finirent même par se battre et pour le faire efficacement, ils s'inventèrent des généraux et des soldats. Puis, comme, à la longue, ils avaient un peu oublié pourquoi ils se battaient, ils inventèrent des politiciens et des prêtres aux seules fins de bien le leur rappeler. Ceux-ci mirent sur pied de grandes théories pour prouver que le soleil était bien supérieur à la lune, ce qui, bien sûr, était absolument contredit par les théories de l'autre camp.

Quand il y eut vraiment trop de maisons détruites, d'éclopés et de morts, il fallut bien qu'ils s'arrêtent. Mais ils restèrent ennemis. Certains proposèrent même (cela fit rire Skode) de construire un mur au milieu de la grand-rue. Heureusement, ils ne purent jamais se mettre d'accord pour savoir qui allait le construire et payer les ouvriers !

-Et toi, tu savais où était le talisman ! Et tu n'as rien fait ! Lâcha Fouine sur un ton de reproche.

Skode parut un peu gêné !

-- Tu sais, les oiseaux risquent gros à se mêler des histoires des hommes ! Et puis, rappelle-toi, j'étais encore très jeune !

Et il continua son récit. La dispute avait fini par gagner le ciel et, dans de longues scènes de ménage, la lune et le soleil s'efforçaient de soutenir leurs adorateurs respectifs. Le soleil était furieux que la lune ait confié aux hommes et finalement égaré le cadeau qu'il lui avait offert. Il la traitait de vieille idiote et de tête de linotte. Les sourcils de Skode s'arrondirent à ce dernier terme. (Entre oiseaux, c'eut été là une injure particulièrement odieuse !). La lune rétorquait en le traitant de mesquin, de vieux ronchon, de tête de lard et de beaucoup d'autres choses que je n'oserais pas répéter. Tout le ciel était bouleversé par leur querelle, on voyait même les étoiles changer de place pour se ranger dans l'un ou l'autre camp. On a appelé ça des "étoiles filantes" ! Comme tout le monde se battait, il y eut même des étoiles mortes qui tombèrent sur la terre et qu'on appela "météorites" !

Pendant ce temps là, la pie voleuse coulait des jours inquiets. De peur qu'on ne la vole à son tour, elle avait enterré le collier au pied du vieux hêtre où était son nid. Elle n'osait même plus le quitter pour aller chercher à manger. Elle a fini par mourir de faim sur son trésor.

-- À la longue, j'avais oublié tout ça ! Mais quand tu m'en as parlé, cela m'est revenu. Acheva Skode. Je suis retourné au pied du vieux hêtre et ... REGARDE !

Fouine écarquillait les yeux mais Skode prenait son temps avec un petit sourire fin et agaçant. Comme tous les vieux, il aimait bien ménager ses effets. Il souleva une aile, puis l'autre, faisant semblant de chercher dans ses poches. Puis, brusquement, il sortit de sous son plumage la merveille des merveilles : un collier d'or étincelant avec des maillons gros comme des noix !

-- Donne ! Donne vite ! s'exclama Fouine. Nous allons reporter ça au village et tout sera de nouveau comme avant !

-- Tt...tt...tt ! Fit Skode d'un air important. Petit irréfléchi ! Et s'ils allaient se réconcilier sur ton dos en t'accusant du vol ? Facile, non ? Tu es un étranger, un poète, un rêveur. Tu ne crois ni en la religion de la lune ni en celle du soleil, tu joues de la flûte au lieu de travailler. Tu n'es pas comme tout le monde ! Pour eux, tu n'es pas normal ! Ça les gêne beaucoup, d'habitude, qu'on soit différent ! Ça les inquiète. Toutes sortes d'excellentes raisons pour te faire passer pour le coupable ! Il leur faut toujours un responsable. Peu importe que ce soit vrai ou non. Moi, je veux qu'ils comprennent une fois pour toutes que ce sont eux les responsables. Et pour ça, j'ai un plan ! Monte sur mon dos et mets le talisman autour de ton cou. Nous allons voler très vite et très haut, n'aie pas peur !

-Avec toi, je n'ai jamais peur, dit Fouine.

Et il sauta illico sur le dos de Skode qui s'envola et se mit à grimper vers le ciel à une vitesse faramineuse.

Ils passèrent ainsi la cime des arbres, les grands boulevards du ciel où filaient les hirondelles, montèrent au dessus des nuages, croisèrent des étoiles et des comètes.

-- C'est encore loin, Skode ?

-- Très loin ! C'est... en dehors !

Ils volèrent donc longtemps et longtemps, si longtemps que Fouine, entourant de ses bras le cou de l'oiseau finit par s'endormir.

.....

Une embardée le réveilla soudain.

-- On y est, petit ! Fais bien attention !

Fouine se frotta les yeux. Ils baignaient tous deux dans une sorte de lumière argentée qui illuminait l'air autour d'eux.

-- Mais... où sommes-nous ?

-- Chut ! Dans la maison de la lune !

-- Dans la maison ? Je ne vois pas de murs !

-- Tu es trop petit, répondit Skode, la maison est énorme, à la taille de la lune ! Le soleil habite l'autre partie de ce palais. C'est ici que l'un comme l'autre, ils viennent se reposer quand ils sont fatigués d'éclairer la terre ou que l'autre les a chassé du ciel.

C'est alors seulement que Fouine remarqua la lune, couchée dans un coin où elle faisait fort mauvaise figure.

-- Elle a vraiment l'air grincheux, dit Skode. Soyons polis ! Et il toussota un peu, pour s'annoncer.

-- Qui est là ? Grinça la voix de la lune.

On aurait dit un violon désaccordé.

-- Ahem !... Madame !... je me suis permis... je voudrais... enfin... j'ai quelque chose d'important à vous dire !

-- Ah ! C'est toi, Skode ! Fit le crinrin de la lune. Qu'as-tu à me dire de si important ?

Dépêche-toi ! Je suis impatiente d'aller remettre à se place mon grand idiot de mari. J'ai dormi plus de douze heures aujourd'hui et cet imbécile va encore se prendre pour le roi du ciel

Skode poussa Fouine du coude :

-Allez ! Vas-y ! Dis-lui !

Intimidé, Fouine s'approcha, tendant le collier à bout de bras.

-- Je ... vous...ai...apporté ceci !

-- Ciel ! Mon collier ! Où l'as-tu pris, petit malheureux ?

-- Ne vous fâchez pas ! Intervint Skode. On l'a simplement retrouvé et on vous le rapporte à cause des soirs et des matins. Ça devenait intenable là en bas ! Les hommes ont besoin que

tout redevienne comme avant. La meilleure preuve que ce n'est pas nous qui l'avons volé, c'est justement qu'on vous le ramène !

Il sembla à Fouine que la lune s'amadouait. Même, elle paraissait sourire.

-- C'est juste, Skode, excuse-moi ! Merci à toi aussi petit Fouine. Je veux te récompenser. Sache que tu seras toujours le bienvenu dans ma maison. Si les hommes t'embêtent, tu n'auras qu'à dire : "Séléné, je rêve". C'est une formule magique. Aussitôt, tu seras dans la lune, près de moi, dans mon merveilleux royaume où les choses les plus belles et les plus folles sont possibles.

Elle avait l'air tout à fait heureuse à présent. Elle était rousse de plaisir et sa voix sonnait comme une douce musique de clochettes de cristal ? À chaque nouvelle syllabe, elle se nimbait d'un halo de couleur différente. Il y avait successivement des roses et de mauves, des verts et des bleus, des reflets de rubis et de saphir.

-- Grand merci à toi Skode, ajouta-t-elle finalement. Vous avez raison. Il est temps que ça cesse. Moi non plus, je ne suis pas heureuse de ces disputes continuelles. Je vais essayer d'arranger ça. Allez, maintenant, et, en passant, dites donc au soleil de venir me voir, j'ai deux mots à lui dire !

-- Au revoir, madame !

Et ils plongèrent à toute vitesse vers la terre.

Comme la lune l'avait demandé, en passant près du soleil, ils lui crièrent de loin, à cause de la chaleur :

-- Hé, soleil ! La lune veut vous voir ! Vite ! Vite ! C'est très important !

De surprise, le soleil sursauta et s'emmêla malencontreusement les rayons.

-- Hélé ! Sacré nom d'astéroïde ! Par toutes les planètes de mon système ! Qu'est-ce qu'elle a encore inventé pour me faire enrager ? Bougonna-t-il.

Il était rouge de colère, mais très curieux, comme tous les mâles. Aussi se dépêcha-t-il de démêler ses rayons et de plonger à toute vitesse derrière l'horizon en direction de son palais.

.....

Lorsque Skode déposa Fouine au milieu du village, il faisait un temps étrange. L'obscurité était totale. Seules les étoiles luisaient encore. Pas de vent mais une sorte de froid qui semblait figer les choses.

Les gens du village, mi-intrigués, mi-effrayés, étaient sortis dans les rues. Ils se posaient des questions :

-- Que se passe-t-il ? A-t-on jamais vu chose pareille ?

Comme on n'y voyait pas beaucoup plus loin que le bout de son nez, beaucoup d'entre eux se déplaçaient à tâtons et franchissaient ainsi, sans s'en rendre compte la frontière que constituait la grand-rue. Ils se retrouvaient, sans le savoir dans le quartier opposé, chez leurs ennemis redoutés.

Dans le noir, ils se heurtaient, s'excusaient, se cognaient à quelqu'un d'autre. Ami ou ennemi ? On trouvait ainsi parfois précipités par le hasard dans les bras l'un de l'autre, deux citoyens qui se seraient sans doute volontiers tiré dessus en plein jour. Certains, désorientés, entraient même à l'aveuglette dans une maison du quartier opposé en croyant que c'était la leur. Tout heureux de sortir de la cohue, ils s'asseyaient dans ce qu'ils croyaient être leur fauteuil.

Tout à coup, quelqu'un qui regardait en l'air poussa un cri :

-- REGARDEZ !

Une circonférence argentée se découpait sur le velours noir du ciel, laissant filtrer jusqu'au village un peu de lumière.

Les gens clignèrent des yeux. Tout surpris, le boulanger du quartier de la lune se retrouvait devant le four de celui du quartier du soleil. Il fut stupéfait de constater que tout était tout à fait comme chez lui. Aussi ordonné. Aussi propre. Les prêtres et les politiciens lui avaient pourtant bien dit que les gens du soleil vivaient comme des sauvages, qu'ils étaient sales, ne nettoyaient jamais et faisaient un pain infect ! Curieux, il goûta une miché qui traînait.

-- Mmmh ! Délicieux ! Constata-t-il.

Tout au fond de lui-même il pensait qu'il était meilleur que le sien mais il n'osait pas encore le dire. Alors, il goûta une brioche mais elle était moins bonne que les siennes. Alors, il eut une idée !

-- Si nous nous associions, pensa-t-il, nous aurions la meilleure boulangerie du pays !

Et il se lança dans la rue à la recherche de son confrère.

Pendant ce temps là, le cordonnier du quartier du soleil s'était retrouvé tenant par le bras celui du quartier de la lune et il avait vu sur ses mains les mêmes crevasses que sur les siennes. On lui avait pourtant bien dit que les gens du quartier d'en face étaient fainéants et qu'ils ne travaillaient jamais. Il en fut très troublé.

De leur côté, du haut de leurs clochers, les prêtres des deux camps avaient assisté avec effroi à cette transgression des règles centenaires. Ils n'étaient pas contents ! Si tout le monde se réconciliait, à quoi allaient-ils encore servir ? Ils craignirent pour leur pouvoir et se mirent à crier tous ensemble :

-- Une éclipse ! Ce n'est qu'une éclipse ! Rentrez chez vous ! Tout qui se rend dans un autre quartier que le sien commet un grand péché et sera puni par le ciel !

Mais Fouine, au milieu de la grand-rue éclata de rire. Si fort que les maisons du bourg se renvoyaient son message de pignon en pignon. On l'entendit partout qui clamait :

-- Mais non, voyons ! C'est le soleil qui embrasse la lune ! Ils se sont réconciliés ! Faites pareil ! Puis il se mit à jouer sur sa flûte un air allègre et dansant.

Les vieux disaient, en regardant en l'air :

-- Ça y est ! Ça y est ! Il y aura à nouveau un soir et à nouveau un matin !

Quelques uns moururent même de joie et d'autres d'émotion, mais tout ceux là moururent contents.

Les prêtres, eux, voyant qu'on ne les écoutait pas, criaient à tue-tête :

-- Les généraux ! Qu'on aille chercher les généraux ! Où sont les généraux ? Il faut punir de mort ceux qui mettent le désordre !

Hélas pour eux, les généraux des deux camps étaient en train de se raconter leurs souvenirs de guerre en s'échangeant leurs médailles.

-- Les politiciens ! Qu'on aille chercher les politiciens ! Qu'ils parlent au peuple !

Mais, tout à la joie du moment et envoûtés par la flûte de Fouine, les politiciens, passablement saouls, dansaient dans la grand-rue avec les plus jolies filles du quartier d'en face.

Il commençait à faire clair, à présent. On voyait nettement le disque du soleil glisser de derrière celui de la lune. C'était comme un matin de dans le temps. Tout à coup, tous les oiseaux de la forêt voisine, avertis par Skode, se mirent à chanter, couvrant de leur concert la flûte de Fouine.

Les habitants commençaient à se rendre compte qu'on leur avait raconté des histoires ! Que ceux du soleil n'avaient pas les pieds fourchus et que ceux de la lune n'avaient pas des queues en tire-bouchon ! Cela leur fit tellement plaisir qu'ils se mirent à chanter et à danser ensemble une farandole au milieu de la grand-rue en faisant des grimaces aux prêtres qui, eux, commençaient à prendre peur.

Maintenant, il faisait tout à fait clair. Pour la première fois, la lune avait cédé de bonne grâce sa place au soleil ? Elle en profiterait pour aller faire à l'aise son marché dans les galaxies et le soleil, tout en éclairant la terre lisait enfin en paix les dernières nouvelles de l'univers dans son grand journal.

Fouine en avait assez vu. D'ailleurs, personne ne s'occupait plus de lui, il entonna sur son instrument un joyeux chant de marche et sortit du village sans se retourner. Il savait que Skode veillerait mieux que lui sur le nouveau bonheur du village. Notre oiseau était d'ailleurs déjà à la besogne sur les clochers des temples dont, avec son bec, il déboulonnait les emblèmes antagonistes.

En fait, fouine avait une grosse tentation d'aller rendre visite à madame la lune. Il alla droit à la forêt, s'arrêta au pied d'un grand orme, dit :

-- Séléné, je rêve !

Et il disparut dans une traînée d'argent qui montait vers le ciel.

Au village, personne ne s'aperçut de sa disparition. Les hommes ont la reconnaissance courte. Personne non plus ne s'aperçut de la fuite des prêtres qui, sur leur dos, avaient emporté l'or et les trésors des temples. Seul Skode, du haut d'un clocher, eut un sourire satisfait quand il les vit, ainsi chargés, franchir la passerelle de bois sur la rivière. Il la savait pourrie. Aussi ne put-il se retenir de s'esclaffer quand celle-ci céda, précipitant pour toujours les richesses au fond de l'eau et les prêtres dans une situation, ma foi, fort embarrassante. Ils durent regagner la berge à la nage, ruinés, ridicules, trempés et bien décidés à ne plus jamais remettre les pieds dans un pays où la sagesse et le bonheur ne leur laisserait plus jamais de place.

©Jean paul leclercq 1985 no copy no print